

Littérature et disparition

Alain Roy

Number 73, Summer 2018

Ducharme sans Ducharme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roy, A. (2018). Littérature et disparition. *L'Inconvénient*, (73), 5–5.

Littérature et disparition

Le 21 août 2017 disparaissait Réjean Ducharme, à l'âge de soixante-seize ans. L'écrivain dont l'absence nous était familière, par son refus de toute présence publique, s'éclipsait pour de bon en laissant derrière lui cette œuvre seule par laquelle il voulait exister aux yeux des autres. Nous nous étions habitués à lire Ducharme sans Ducharme, comme il se doit, comme toute œuvre littéraire devrait être lue : c'est-à-dire pour elle-même, à l'abri de ce vedettariat que nourrissent les appareils médiatiques et qui permet aux chroniqueurs pressés de ne pas lire les livres dont ils parlent (la lecture étant une activité chronophage qui exige en outre un temps de réflexion). Avec Ducharme, on n'avait pas trop le choix, il fallait bien parler de son œuvre, quoique pour les non-lecteurs professionnels il restait encore ce faux-fuyant : épiloguer sans fin sur l'absence de l'écrivain réfractaire aux sirènes médiatiques. Maintenant qu'il n'est plus là, il serait un peu absurde de s'étonner de l'absence d'un mort ; tout ce qu'il reste à faire est de lire ses livres, ne pas se détourner d'eux pour s'intéresser à sa personne, lire Ducharme sans Ducharme.

Avec la disparition d'un écrivain, son œuvre devient définitive, et se pose alors la question de sa postérité. C'est l'une des interrogations qu'abordent les fins connaisseurs qui ont gracieusement accepté de participer à ce numéro. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, considérant le fait que Réjean Ducharme est probablement le romancier québécois dont le statut international est le plus enviable et envié – ne serait-ce que parce que l'ensemble de ses livres ont été publiés chez Gallimard –, il se pourrait qu'en dépit de ce statut la postérité de l'œuvre ne soit pas acquise, que se dessine devant elle un chemin accidenté jonché d'obstacles.

Parmi ceux-ci, il y a les réticences souvent surjouées des ducharmophobes, qui reprochent à l'auteur son « culte idolâtre » de l'enfance ; cette difficulté est peut-être la moins redoutable : Élisabeth Haghebaert et Gilles McMillan font justice de ces critiques, qui concerneraient au mieux quelques titres de la première période. Dans son essence, l'œuvre ducharmienne, comme le montre McMillan, est trop habitée par la contradiction, par une pensée oxymorique, pour se figer dans une posture aussi simple, aussi définie, au demeurant incompatible avec cette auto-ironie qui accompagne la foisonnante galerie de personnages marginaux que l'auteur met en scène, *drop-out*, chômeurs, paumés et autres rebelles trop pessimistes pour croire en la possibilité même de la rébellion.

Paradoxalement, l'un des défis les plus épineux qui attendent l'œuvre de Ducharme tient peut-être à son trait le plus distinctif, à cette « prose iconoclaste » qu'évoque Michel Biron, cette écriture baroque et bigarrée, truffée de références savantes et populaires, de calembours, de virtuosités langagières aussitôt annulées par des maladresses délibérées, dans une sorte de choc perpétuel entre les niveaux de langue. Se pose, en somme, la question de sa *lisibilité*, notamment auprès des futures générations de lecteurs qui n'auront pas connu le Québec des années 60 et 70 et n'en partageront pas les multiples repères (contre-)culturels et sociaux. Déjà, en 1975,

nous rappelle Haghebaert, Gilles Marcotte se demandait si *L'hiver de force* serait lisible, vingt-cinq ans plus tard, « sans un arsenal de notes explicatives ». Comme le souligne Élisabeth Nardout-Lafarge dans son entretien avec Mauricio Segura, Ducharme – par l'importance des jeux formels qui marquent son écriture – peut être considéré comme un « écrivain expérimental ». Il ne s'agit donc pas d'un auteur « facile » ; ses romans, qui ont circulé surtout dans les milieux littéraires, ne comportent pas les ingrédients habituels des bestsellers fondés sur une intrigue à suspense, une écriture aisément déchiffrable.

Une autre difficulté, plus pernicieuse, tient à l'atmosphère culturelle dans laquelle nous baignons ces jours-ci et dont il est encore trop tôt pour savoir si elle ne sera que conjoncturelle. Comme le notent plusieurs de nos collaborateurs, l'œuvre ducharmienne, avec ses facéties, ses boutades irrévérencieuses, ses plaisanteries malséantes, ses propos parfois scabreux, ne cadre pas très bien, c'est le moins qu'on puisse dire, avec les exigences de la rectitude ; c'est une œuvre, affirme Haghebaert, qui est exposée à « la vindicte du politiquement correct ». L'héroïne de *L'avalée des avalés*, Bérénice Einberg, « le personnage le plus marquant de toute l'œuvre de Ducharme, et peut-être de toute la littérature québécoise », écrit Biron, est un personnage foncièrement inquiétant : « elle est le reflet insoutenable de ce que nous ne voulons pas voir. Elle agace, exaspère et fascine à la fois ». Ainsi, on peut se demander : se pourrait-il que l'œuvre de Ducharme, dans nos écoles, nos cégeps et nos universités, soit un jour « nettoyée » ou expurgée pour être rendue conforme aux diktats moraux de l'heure ? Pourrait-elle faire l'objet de cette forme de censure moderne et plus insidieuse parce qu'inavouée, c'est-à-dire être simplement « mise de côté », « écartée » au profit d'œuvres aux contenus plus « acceptables » ? Ducharme pourrait-il être destiné à une disparition encore plus désespérante que celle de sa personne ? Comme dans la mélancolique rêverie de Martin Faucher, ses personnages se verraient condamnés à errer dans la ville, à regarder le temps qui passe dans leurs logements de pauvres, dans des bars-salons miteux, en buvant des bières et des rhum and Coke, tels des orphelins en quête de leur auteur.

Toute cette affaire de présence, d'absence et de disparition, ne s'agit-il pas au fond de la matière même de la littérature, dont la visée ultime consisterait à faire exister, par de simples mots, des moments de vie envolés, disparus ? Comme dans les souvenirs ironiques et touchants de Robert Lévesque, qui recrée pour nous les instants vécus en compagnie d'un certain collègue, correcteur d'épreuves, qui travaillait avec lui à *Québec-Presses*. Un collègue qui avait pour nom Réjean Ducharme – mais Gérald Godin avait demandé aux membres de la salle de rédaction de faire comme s'ils ne le savaient pas, afin de respecter l'anonymat du romancier...

Alain Roy